

APPUNTI E DOCUMENTI

LETTERE DI GEORGES SOREL
A B. CROCE.

(Contin.: v. fasc. II, pp. 114-125)

CCLXII.

1^{er} septembre 1915.

Mon cher ami,

J'avais bien remarqué que dans la *Critica* vous aviez assez vivement relevé les fantaisies historiques et philosophiques de F.... Mais je me demande s'il y a intérêt à attaquer les personnages de sa catégorie: les ennemis de Béranger, de Thiers, de Scribe, de Sarcey et d'autres demi-dieux de la bourgeoisie n'ont jamais pu diminuer l'autorité dont ceux-ci jouissaient auprès de leurs contemporains; il faut les laisser macérer dans leur saumure. Ces *grands penseurs* disparaissent aussitôt qu'ils ne sont plus en vie, leur gloire ayant besoin d'être continuellement entretenue par leur réclame. Quant à l'esprit bourgeois, il est invincible, parce qu'il se rattache de trop près à tout ce qu'il y a de bas dans les instincts.

Dans la préface que j'avais écrite au commencement de l'année pour la traduction que Missiroli voulait faire de *La réforme intellectuelle et morale* de Renan, j'ai essayé de montrer comment Béranger a été l'exemple le plus parfait des clowns qui s'opposaient aux idées apportées d'Allemagne pendant la Restauration. Dans la révolte si générale qui se produit aujourd'hui en France et en Italie contre tout ce qui est germanique, on retrouve beaucoup de l'esprit qui animait après 1815 les conservateurs de l'esprit gaulois, voltairien et bourgeois. La guerre actuelle assurera probablement pour très longtemps le triomphe de cet esprit — comme le guerre de 1813-1815 avait contribué notablement à le faire mépriser par les romantiques. Il est donc tout naturel que F.... lance l'anathème aux penseurs de la grande époque germanique au nom de la *latinité*. L'enthousiasme avec lequel nos socialistes ont accueilli la guerre montre qu'eux aussi sentaient le besoin de se retremper dans le vieux fleuve de la *latinité bourgeoise*.

En pensant à ce qui se passe autour de Gorizia, j'avais l'idée, il y a quelques jours, que le siège de cette ville a quelque chose de symbolique. Là reposent dans une église (franciscaine, à ce que je crois) les derniers Bourbons de France: Charles X, le duc et la duchesse d'Angoulême, la duchesse de Provence, le comte de Chambord. Ces Bourbons croyaient avoir reçu la mission de représenter les anciennes traditions monarchiques contre la bourgeoisie. L'armée qui assiège leur nécropole a pour maîtres spirituels: le juif Barzilai, le juif Nathan, le demi-juif Sonnino; des ministres conservateurs qui, à l'imitation des nôtres, ne demandent qu'à s'humilier devant les Jacobins; d'Annunzio. Ces gens sont de parfaits représentants de la bourgeoisie actuelle. Sans beaucoup d'exagération, on pourrait dire que nos derniers Bourbons furent les derniers représentants d'une civilisation de maîtres et que les conquérants combattent pour le plus grand profit du marquis de Mascarille et du vicomte de Jodelet, valets qui comme dans *Le Précieuses ridicules* ont revêtu des costumes de gentilhommes.

En définitive, ce que d'Annunzio, Ferrero et autres nomment *la Latinité* me semble être l'esprit d'une valetaille qui joue au grand seigneur. Ces valets ne sont pas malheureusement aussi drôles que ceux de la vieille comédie; mais ils ont tous leurs vices et ils sont infiniment plus malfaisants.

J'ai relu, il y a quelques temps, ce que *La Voce* avait écrit en 1910 sur l'Irrédentisme (8 e 15 dic.). La note que Prezzolini avait publiée dans le n. du 8 dec. sous le titre *Austria o Francia?* est encore pleine d'intérêt. Il y disait en parlant de l'ambassadeur Barrère: « Ed è noto che a Roma c'è un agente del governo massonico francese per lavorare l'opinione pubblica in questo senso e mantenere in *buone relazioni* i giornalisti italiani colla Francia ». Les mots « *buone relazioni* » étaient mis entre guillemets en vue d'indiquer au lecteur d'y chercher un sens caché, d'ailleurs très facile à découvrir. Tout le monde savait, d'ailleurs, qu'une bonne partie de la presse italienne était à la solde de notre ambassade; Delcassé s'est vanté même, tout dernièrement, en termes assez clairs, d'avoir les moyens d'acheter cette presse (1) D'ailleurs, ici toute la presse est aux mains de l'Angleterre et de notre gouvernement; c'est ce qui fait qu'une discussion sérieuse ne peut plus s'y rencontrer.

Dans le *Giornale d'Italia* du 25 j'ai trouvé une statistique autrichienne des pertes subies par l'armée autrichienne au 1.er août sur la frontière italienne. Il n'y aurait eu que 17.000 tués; je croyais le chiffre-

(1) Erano voci che il Sorel raccoglieva e che, almeno riguardo ai giornali autorevoli, erano fantastiche. Quest'avvertenza vale, naturalmente, anche per qualche, in una lettera precedentemente pubblicata (v. in questo vol., p. 121), si dice del *Giornale d'Italia*: sul qual punto mi parve superfluo apporre una nota di rettifica.

beaucoup plus fort; mais il y a 79.700 blessés, ce qui porte le chiffre des pertes à 90.700 hommes, sans compter les prisonniers. J'avais supposé que l'armée italienne devait avoir perdu à peu près ce chiffre, d'après les communiqués de Cadorna et en me référant à ce qu'on sait des combats d'Arras, où nous avons perdu, dit-on, assez près de 80.000 hommes.

Le gouvernement italien en prétendant que les pertes de ses armées n'atteignent pas le sixième du chiffre indiqué par la presse autrichienne (180.000 à 200.000) exagère fort évidemment; car les italiens n'auraient perdu que 30 à 33.000 hommes, ce qui représenterait probablement 8.000 tués. Ce serait bien peu.

Dans les combats qui ont eu lieu dans l'Argonne à la fin de juillet, nous avons perdu 4000 tués et 7000 prisonniers; il me semble qu'ils ont dû être infiniment moins meurtriers que ceux du Carso. Mais peut-être les communiqués de Cadorna exagèrent-ils l'intensité des combats; il y a ici beaucoup de personnes qui les jugent de cette façon.

Je ne sais si je vous ai dit que je me demande si la guerre actuelle n'a des rapports avec celle de 1866. À cette époque Victor Emanuel a voulu se battre dans l'espérance de pouvoir obtenir la Vénétie par une victoire, alors qu'il était sûr d'obtenir ce pays par l'intermédiaire de la diplomatie napoléonienne. Je me demande si son petit-fils ne voudrait pas avoir la gloire de conquérir ce que l'Autriche lui abandonnait de plein gré. Comment expliquer autrement que l'Italie ne soit pas en guerre avec l'Allemagne et n'expédie un grand corps de débarquement en Istrie ou en Croatie? Si l'Autriche arrive à garder Trieste, elle aura résolu la question de l'italianité de ce pays, parce que la guerre en a, sans doute, fait disparaître les italiens qui y habitaient; la nouvelle vie de Trieste sera allemande et croate. En tout cas, il est remarquable que Prezzolini ait publié un livre défavorable aux prétentions que l'Italie a sur la Dalmatie.

Les polémiques qui ont lieu à propos de La Marmora dans le *Giornale d'Italia* ne sont pas propres à relever le prestige de Victor Emanuel II; il a évidemment eu très grande part de responsabilité dans le désastre de 1866; et le malheureux ne se doutait pas qu'il eût été radicalement battu à Custoza! Cialdini n'apparaît pas, non plus, comme un bien grand homme de guerre. Au fond, Garibaldi était probablement fort supérieur à tous les généraux de l'armée royale; je suppose qu'on ne tenait pas à ce qu'il eût un rôle trop glorieux après l'histoire d'Aspromonte; il avait, tout au moins, le coup d'œil du champ de bataille, qualité qui manquait fort à La Marmora. Il y a trop d'intérêts engagés dans cette affaire pour qu'on arrive jamais à la tirer au clair; on n'est point parvenu à expliquer encore complètement l'expédition des Mille.

CCLXIII.

26 septembre 1915.

Vous avez probablement reçu une lettre de M. J. Labadie, rédacteur à l'*Opinion*, vous demandant un article pour une enquête sur l'organisation et l'individualisme. En même temps que la lettre, vous devez avoir reçu un n° de l'*Opinion* dans lequel j'ai donné mon avis, qui offre un certain intérêt en raison des coupures que la Censure y a faites. J'avais permis au journal de faire quelques corrections dans des phrases qui auraient pu blesser des personnes notables; mais la Censure n'a pas admis qu'on ait le droit de mal parler des Intellectuels; sans doute, ces messieurs de l'Inquisition laïque ignorent ce que j'ai écrit fort souvent sur ce sujet.

Pag. 223, col. 2, après les mots: « au cours de ses plaidoyers pour Flaccus », j'ajoutais: — « La belle civilisation néo-latine se résout tout bonnement en une exploitation de foules aveugles per des côtés d'avocats, de gens de plume et d'hommes d'intrigues ».

Pag. 224, col. 1: — « L'histoire de l'Italie contemporaine ne me semble pas rassurante. Ce pays avait fait des efforts admirables pour acquérir une culture sérieuse; mais toutes ses acquisitions avaient été superficielles; la tourmente actuelle est en train de les emporter. La franc-maçonnerie fait injurier Benedetto Croce; D'Annunzio, devenu *altissimo poeta*, se prend pour un émule de Dante, tandis que le bon Ferrero est promu à la dignité de nouveau Guicciardini; le chef-d'œuvre d'Alfredo Oriani, *La rivolta ideale*, n'a qu'un petit nombre de lecteurs solitaires. Je ne vois aucun indice permettant de supposer que nous soyons capables d'éventer la domination des intellectuels qui ruinent notre patrie: on pourrait même se demander si notre victoire n'accroitra pas leur tyrannie ».

À la ligne 27 le Censeur a biffé le nom de D'Annunzio, dont le respect est aujourd'hui, paraît-il, obligatoire.

Ces détails vous montrent à quel degré de sottise est arrivé notre gouvernement.

Je vous engage, si vous envoyez une réponse, à la faire traduire en français sous vos yeux, afin qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le sens de vos observations. Vous voyez que nos censeurs emploient des microscopes bien étranges pour apprécier la pensée des auteurs. On ne pourra pas vous envoyer d'épreuves; même les auteurs de Paris ne corrigent pas leurs épreuves, ou n'ont qu'un temps fort insuffisant pour le faire. Je pense cependant que la censure française permettrait à un sénateur italien plus de liberté qu'à un philosophe qui vit isolé et qu'on peut opprimer sans s'exposer à grand dommage.

Le monde semble n'avoir pas encore assez de sang. Jamais on ne vit une telle soif de carnages chez les gouvernements et autant de servilisme chez les peuples qui se laissent entraîner dans des guerres dont la fin s'éloigne chaque jour.

CCLXIV.

29 octobre 1915.

Je vous remercie de l'envoi du journal *Roma* dans lequel se trouve votre interview (1), qui a dû paraître scandaleuse à toute la tourbe des journalistes pour sonner de la trompette en l'honneur du Droit, de la Liberté etc.

Je crois que Missiroli à eu tort de ne pas traduire cette année le livre de Renan; même il n'a pas, je crois, commencé; il a ma préface, qu'il n'a pas non plus traduite. Il est très pris par son travail de journaliste; la mort de son père l'a très fort affecté; il me semble parfois avoir des tendances à la neurasthénie. Il ferait bien d'abandonner le projet de ces traductions qu'il ne pourra pas mener à bonne fin en temps utile: peut-être pourriez vous vous charger de faire traduire ce livre de Renan. Je crois que Missiroli ne comptait traduire que la seule *Réforme intellectuelle et morale* sans aucun des annexes qui ont été adjoints pour faire un volume de 7 frs. 50.

CCLXV.

5 novembre 1915.

J'ai profité du beau temps pour aller à la Bibliothèque Nationale (2); il n'y a eu qu'un seul ouvrage de Treitschke « Avenir des États moyens du nord de l'Allemagne », traduit en France; c'est une brochure publiée en 1866. Il se peut qu'il y ait eu des traductions françaises en Suisse ou en Belgique: la Bibliothèque Nationale a très-rarement les publications de Suisse et de Belgique; ainsi elle n'a pas la traduction de Jehring faite en Belgique.

Les affaires ne semblent pas aller très bien pour nous; je n'aime pas beaucoup les fanfaronnades, surtout dans un moment où tant de monde souffre de tant de deuils. Il paraît que l'affaire de Champagne nous a coûté 110.000 tués et blessés, dont 30.000 tués à peu près; le résultat est regardé par les officiers sérieux comme insignifiant.

(1) Vedila in *Pagine sulla guerra* 2, pp. 68-74.

(2) Disponendomi a fare tradurre in italiano la *Politica* del Treitschke e il suo saggio sulla storia della Francia nell'ottocento, volli accertarmi che niente ne fosse stato tradotto in francese; e pregai il Sorel di fare quel riscontro nella Biblioteca nazionale.

Je ne comprends pas grand chose aux contradictions des bulletins italiens et autrichiens; mais je suppose qu'il doit y avoir des hécatombes autour de Gorizia.

CCLXVI.

24 novembre 1915.

. . . Le sermon (*de D'Annunzio*) aux soldats après la messe est une chose du dernier grotesque: il semble vraiment que cette guerre soit destinée à libérer tous les instincts de grossièreté qui étaient accumulés dans l'humanité depuis un siècle. Les grossièretés de '93 étaient populaires et très-naturelles chez une plèbe restée assez voisine de ce qu'avait été le peuple de la Ligue; mais elles révoltaient Robespierre et beaucoup de gens ayant un peu de lecture; aujourd'hui ce sont les lettrés qui donnent le ton dans ces orgies . . . de l'*esprit latin* (car ces messieurs se prétendent les représentants de la latinité). J'ai trouvé très-curieuse la note de B.... à propos de votre étude sur l'histoire de l'Italie; je ne savais pas que Mazzini fût aussi médiéviste que le dit B....; je le comparais plutôt aux platonisants de la Renaissance, en raison de la confiance absolue qu'il avait dans le réalisme de ses concepts abstraits.

CCLXVII.

5 décembre 1915.

J'avais bien remarqué que B.... vous prêtait des idées que je ne trouvais pas dans votre essai; mais j'avais supposé que peut-être il s'était inspiré des parties qui n'avaient pas été encore publiées. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le *Giornale d'Italia* devient moins sérieux qu'il ne l'était autrefois; la guerre produit dans toutes les cervelles bourgeoises un grand dérangement; les gens qui veulent philosopher disent des naïvetés énormes (comme Boutroux et, hélas, aussi parfois Bergson); ceux qui veulent faire de la haute politique parlent comme des aveugles des couleurs; quant aux poètes, n'en parlons pas. Claudel est en train de démontrer qu'il n'avait pas autant d'inspiration qu'on le supposait. Je ne suis pas sûr qu'il dépasse toujours beaucoup D'Annunzio. L'un et l'autre ne pensent qu'avec des souvenirs de lectures.

Dans le *Carlino* Papini a publié, il y a quelques jours, un article où il y avait quelques justes critiques adressées à D'Annunzio, qui se repète, alors que les circonstances actuelles mériteraient des accents nouveaux. J'ai été étonné que Papini attaquait ce Dieu; c'est peut-être que le crépuscule de D'Annunzio commence.

Je suis effrayé en constatant à quel point la bourgeoisie profane actuellement les choses saintes: voilà que d'Annunzio a composé pour une solennité de Gênes un chant en l'honneur des morts. Il était diffi-

cile de choisir un personnage moins adapté à un tel sujet. D'Annunzio méritera une grande place dans l'histoire contemporaine, comme représentant du monde de nos intellectuels. Il me paraît supérieur à Barrès, qui manque complètement des qualités de cœur sans lesquelles il n'y a pas de grand écrivain. *La mort de Venise*, dans son livre *Amori et dolori sacrum*, est une manifestation de cette étrange impuissance. Ces personnages nous font assister à la fin de la littérature. Le peuple ne croyant plus aux légendes, il n'y a pas de renouvellement possible; le romantisme a pu espérer rajeunir la littérature parce qu'il s'est figuré qu'il allait faire revivre la foi ancienne; il a échoué et son échec a fait apparaître le vide affreux de l'âme européenne.

Cette guerre montre dans les peuples plus de résignation que d'héroïsme; tous les Européens sont en train de devenir semblables à des Asiatiques qui se font tuer quand on le leur commande, mais qui sont dépourvus de cette individualité qui inspire les épopées. Le socialisme que j'avais rêvé supposait l'existence de sentiments épiques (comme vous l'avez remarqué il y a quelques années). Celui qui croit aux doctrines de Vico se tourne en vain de tous les côtés pour tâcher de voir où pourrait apparaître un rajeunissement. Ce n'est pas la domination des Slaves qui pourrait faire naître un nouveau Moyen Age; les Slaves sont étrangers aux idées qui ont dirigé notre civilisation; en tombant en décadence nous devenons Slaves; nous sommes mûrs pour la domination russe.

Dans une carte récente je vous avais signalé un article du *Journal de Genève*, assez aigre pour l'Italie; je croyais que l'auteur qui signait, W. M. était le pasteur Wilfred Monod; mais depuis quelque temps le correspondant donne son nom: William Martin. Les observations que je vous avais indiquées n'en sont pas moins importantes; l'opinion publique en France est très-malveillante pour l'Italie; on avait cru à une réédition des campagnes napoléoniennes sur Vienne; on avait trop attendu de l'Italie, on en vient à la regarder comme peu capable d'agir sérieusement. Je suppose que c'est la connaissance de cet état d'esprit qui a déterminé Sonnino à signer le pacte de Londres; il espère que la France et l'Angleterre, après un tel engagement, ne pourront pas abandonner l'Italie à la vengeance autrichienne. Ce que ce ministre a annoncé pour venir en aide à la Serbie, n'augmentera pas le prestige de l'Italie en France; on s'attendait à ce qu'elle envoyât une armée en Albanie; elle va y envoyer des vivres. Mais ce ravitaillement arrivera-t-il? Je suppose, en effet, que le geste de Sonnino va décider la Bulgarie à conquérir l'Albanie, afin de pouvoir bloquer les débris de l'armée serbe dans le Montenegro.

Au fond, la disparition de la Serbie était une bonne affaire pour l'Italie. Les Serbes avaient occupé une partie de l'Albanie et ils réclamaient la Dalmatie, voir même la Croatie et Fiume. Cette invasion de l'Adriatique par un État vassal de la Russie était un immense danger pour l'Italie. La disparition de la Serbie aurait permis de rendre l'Al-

banie indépendante sous le patronage de l'Italie; c'était historiquement la solution la plus raisonnable. Je crois que Sonnino a été, une fois de plus, dupé par les Anglais et les Russes, qui lui ont fait commettre une grosse imprudence, dont la conséquence sera probablement l'annexion de l'Albanie à la Bulgarie. Celle-ci a, pour défendre cette annexion, d'excellents arguments, puisque Durazzo, Débra, Ochrida sont des évêchés bulgares. Au moment de la paix, le pacte de Londres comptera juste autant qu'il conviendra aux intérêts de la Russie. Je ne serais pas étonné que celle-ci finit par abandonner les Serbes aux Bulgares. L'Albanie sera entièrement perdue pour l'Italie.

Sonnino a eu l'air de revendiquer l'héritage oriental de Venise. Mais il me semble qu'il n'en reste plus grand chose à prendre, à moins qu'il ne veuille faire allusion à une cession de Chypre que consentirait l'Angleterre . . .

Je vous avais écrit que la véritable manière de faire comprendre en France que l'Italie fait la guerre sérieusement, serait de publier le véritable tableau des pertes éprouvées. Mais votre gouvernement les dissimule; chez nous on croit avoir intérêt à ne pas avouer des chiffres effrayants; chez vous on aurait intérêt à se vanter des sacrifices accomplis.

On me dit que les socialistes espèrent tirer de grands avantages de cette guerre. C'est très-possible, car il est probable que partout un certain socialisme gagnera du terrain; partout, en effet, il a fallu, pour les besoins de la guerre, monopoliser des commerces importants; le souvenir de cela demeurera très-fort dans le peuple pendant longtemps, comme le souvenir des mesures révolutionnaires de '94 ont demeuré pour encourager les utopistes durant un 1/2 siècle.

Il ne faut pas accepter tout ce que les journaux racontent sur l'esprit public. La presse est non seulement soumise à une censure sévère, mais encore appartient en partie à des groupes de gens d'affaires ayant intérêt à la prolongation de la guerre. Les fournisseurs militaires gagnent tant d'argent qu'ils peuvent en dépenser un peu pour entretenir les journaux. Le pays est las; il commence à trouver qu'on lui a trop conté d'histoires; on avait promis aux soldats qu'il n'y aurait pas de campagne d'hiver, les Allemands devant être expulsés de France dans le courant d'octobre; la guerre d'Italie devait amener des désastres décisifs pour les Allemands etc. Dans les hôpitaux les blessés cherchent à ne pas être renvoyés au feu; ceux qui se vantent de vouloir se battre à outrance sont presque tous des hommes qui se savent à l'abri du danger; les plus enthousiastes des patriotes s'embusquent dans l'artillerie lourde, l'aviation, l'état-major, les emplois d'interprète à l'armée anglaise. On dit que le fils da B. . . est embusqué à Versailles, que le fils de G. . . est dans un poste de tout repos etc. etc.

Ce qui prolonge la guerre c'est la terreur que le gouvernement éprouve pour sa vie; on suppose que les soldats en retour tueront les chefs du gouvernement et pas mal de leurs officiers. Les gens en place

veulent éloigner le plus possible l'heure du règlement des comptes. Tout cela nous présage des jours terriblement mauvais.

Depuis quelque temps le *Giornale d'Italia* ne contient plus de récriminations sur les affaires de 1866. Votre gouvernement aurait-il jugé que ces discussions sont dangereuses? Il me paraît, de plus en plus, difficile de croire que le roi ait voulu alors faire la guerre sérieusement . . .

CCLXVIII.

26 décembre 1915.

. . . Je viens de recevoir un volume de P. O....., qui m'a paru fort singulier; je crois que l'auteur est devenu un des coryphées du nationalisme; sa pensée est souvent difficile à saisir et, quand on la saisit, elle est plus mince qu'il ne le croit. Il me semble qu'il a voulu surtout attaquer de Lollis et vous, sans vous nommer ni l'un ni l'autre. Ce livre n'indique pas que le niveau intellectuel de l'Italie régénérée doit être fort élevé. O..... se trompe fort (comme beaucoup d'italiens plus instruits que lui) sur la question romaine: les hommes d'état actuels de France s'entendraient parfaitement avec les cléricaux; le cardinal Amette est l'homme de Briand; je ne serais pas étonné qu'il ait été porté au pape des propositions; sans l'appui des cléricaux notre gouvernement ne tiendrait pas longtemps à la Chambre.

continua.

GEORGES SOREL.